

de voir se lever le beau jour de Noël. Enfin M. Ronan parut le dernier et essuya avec sa bonne humeur habituelle les railleries qui lui prodiguèrent amicalement sa femme, sa fille et sa servante.

—Eh ! dit-il, je ne suis pas si paresseux que cela, je ne suis pas le dernier, car je ne vois pas les petites.

—Les petites dormiront jusqu'à dix heures, répondit sa femme, et j'ai bien défendu de les éveiller.

—Et il est quelle heure ? demanda le marchand en cherchant des yeux le coucou.

—Écoutez, mon père, s'écria gaiement Clémence, voilà le premier son de la grand'messe qui sonne ; il est neuf heures par conséquent.

Tous écoutèrent un instant avec une sorte d'émotion joyeuse la majestueuse sonnerie qui enveloppait d'ondes sonores toute la ville de St-Cornély.

—Notre gros bourdon se déraille, ma foi, dit le marchand : en voilà un feignant qui ne se remue qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Eh bien ! personne de la maison ne va donc à la grand'messe ?

—J'ai à m'occuper des petites, dit Mme Ronan ; mais je serai libre pour vêpres.

—Mais vous, monsieur, demanda Faraude, n'allez-vous point à la grand'messe, comme c'est votre habitude ?

—Non, ma fille, non, je ne pourrais, je le sens, écouter convenablement le sermon, je me garde aussi pour les vêpres. Dame on prend de l'âge, on s'alourdit.

—Mais moi, mon père, dit Clémence avec une petite moue fâchée, je ne prends pas de l'âge et je ne m'alourdis pas, et je n'aime pas à rester à la maison pendant la grand'messe de Noël.

—Ça viendra, petite, ça viendra, que tu ne seras toujours alerte comme un oiseau sur la branche. Mais tu peux bien aller à grand'messe avec Faraude, si tu veux...

—Monsieur, dit Faraude je serais bien contente d'aller à la grand'messe, qui sera si belle ; mais à cela j'ai deux empêchements.

—Lesquels, Faraude ?

—D'abord ma soupe. Je connais bien madame. Quand elle sera là-haut avec ses petites-filles, elle oubliera le pot-au-feu,

M. Ronan fit un geste protecteur.

—La soupe, dit-il, je m'en charge, ce ne sera pas la première fois que j'aurai veillé sur la mamite. Ma femme est là qui pourrait en témoigner. Aux débuts de notre ménage, la maladie, les enfants et les embarras ne nous ont pas manqué. Je ne suis pas né ici dans cette bonne boutique que j'espère bien laisser à ton futur mari, Clémence. Non, non, le soin d'une soupe ne me fait pas peur, surtout maintenant où il ne s'agit plus de soupes composées d'oignons, de carottes, de choux sans beaucoup de beurre ; mais d'une bonne soupe faite avec du bœuf et dont le fumet donnerait de l'appétit à un malade.

—Tu entends, Faraude, s'écria Clémence, papa se charge de la soupe.

—J'entends bien, mais j'ai dit que j'avais deux empêchements.

—Voyons l'autre, dit M. Ronan en riant.

—Toutes les grandes fêtes Mathurin a congé, dit Faraude en roulant avec embarras le lacet de son tablier sur ses doigts ; bien sûr Mathurin viendra me demander aujourd'hui.

—Eh bien ! s'il vient ce matin, répondit M. Ronan avec une bonne humeur qui ne lui était pas habituelle en parlant de Mathurin, je l'inviterai à dîner et il restera à goûter la soupe que j'aurai soignée.

Le visage de Faraude s'épanouit à cette promesse et elle s'empressa de donner à son maître les instructions nécessaires. Le feu serait arrangé de certaine façon et il n'aurait qu'à ajouter du bois, les derniers légumes seraient tout préparés et il les placerait dans la marmite à onze heures sonnante.

M. Ronan écouta avec attention ces recommandations et répondit qu'il se chargeait de tout, à la seule condition que Faraude lui donnerait avant de partir pour la grand'messe, un bol de cette bonne soupe comme premier déjeuner.

Cela entendu, Faraude et Clémence disparurent pour aller revêtir leur toilette de fête.

Quand elles se représentèrent dans la cuisine, elles n'y trouvèrent que M. Ronan qui s'était établi dans l'embrasure de la fenêtre, et qui avait placé devant lui une petite table en ce moment couverte d'un registre dont le marchand déplaçait attentivement les feuillets.

En un tour de main Faraude eut taillé dans la grande gâche de fines parcelles de pain qui s'écrasèrent dans un bol à fleurs, et versé dessus deux cuillerées de bouillon fumant mélangé de tranches de carotte.

Le bol fut porté devant M. Ronan, qui s'empressa de fermer son registre.

Il remercia Faraude d'un petit signe de tête, et ouvrant le tiroir de la table qu'il avait placée devant lui, il y prit une cuiller d'argent très usée qu'il planta debout dans la bol.

Puis il déplaça la serviette placée sous sa main et déjeuna paisiblement en homme que rien ne presse ni n'agite.

La soupe mangée, il se leva et alla par acquit de conscience s'élever le lourd couvercle de la marmite placée dans un des angles de la cheminée. Un petit bouillonnement régulier lui apprit que tout allait bien. Il jeta un coup d'œil sur la forteresse savante édiflée par Faraude autour de la précieuse marmite et comprit que tout avait été disposé pour faciliter sa surveillance. La marmite était entourée comme un bastion de cendres chaudes qui montaient jusqu'à sa panse rebondie, et deux énormes tisons incandescents, mais enveloppés aussi de cendres, se croisaient du côté où le bouillonnement se faisait sentir.

—La soupe se fera toute seule, murmura le marchand, et je vais pouvoir finir mon relevé de comptes.

Il retourna près de la petite table, la débarrassa de l'assiette et du bol vide dans lequel plongeait encore la cuiller d'argent et, reprenant sa place, recommença à étudier les pages de son registre.

Mais il se ressentait encore de sa fatigue nocturne ; mais l'atmosphère échauffée par le feu et aussi par les jets de vapeur qui s'échappaient de la marmite, devenait chaude ; mais ce petit bouillonnement se mêlant avec le tictac régulier de la vieille horloge, produisait un effet soporifique ; mais la soupe était peut-être d'une digestion laborieuse...

Quoiqu'il en fut, le bon marchand posa bientôt son registre sur la table, ses lunettes sur son registre et, se recroisant dans le vieux fauteuil, se laissa doucement aller au sommeil qui s'emparait de lui.

Bientôt un ronflement sonore se mêla au bruit du balancier, et M. Ronan n'aperçut pas un visage curieux qui se collait sur la porte vitrée de la boutique.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec précaution, et un maigre jeune homme vêtu d'habits rapés, chaussé de souliers éculés, apparut sur le seuil et avança doucement la tête comme pour s'assurer que le marchand était seul dans la cuisine. Cela fait, il descendit et appela d'abord à voix très basse, puis à voix plus haute :

—Monsieur Ronan ! monsieur Ronan !

Le ronflement régulier et sonore lui apprit que le sommeil du marchand n'était ni feint, ni léger, et ses petits yeux noirs au regard ténébreux se reprirent à examiner l'appartement. Tout à coup ils tombèrent sur le bol vide et sur la cuiller d'argent. Une convoitise ardente se peignit sur son pâle visage.

Il fit un pas en avant, tendit la main vers la cuiller et appela d'une voix troublée :

—Monsieur Ronan !

Le dormeur ne bougea pas.

LE JEUNE HOMME ENLEVA PRESTEMENT LA CULLIER et marcha à reculons vers la porte, qui se ferma derrière lui très doucement.

Par un effet assez inexplicable, il avait à peine disparu que le dormeur sembla s'agiter. Il se mit à balbutier des paroles incohérentes, et à remuer la tête, et finalement il se réveilla tout à coup en sursaut.

—Allons, dit-il, en se frottant les yeux, il n'y a personne, je dormais et les femmes riront bien quand je leur dirai que j'ai rêvé que je voyais voler sous mon nez et à ma barbe la belle oie de Noël.

Il se secoua et regardant la pendule :

—Onze heures moins deux, dit-il, il était temps, il était temps. Si les légumes ne sont pas cuits, malheur à moi.

Il se leva, alla prendre une jarre de terre pleine de légumes superbes, pour la saison, et les fit tomber un à un dans la vaste marmite dont le bouillonnement s'interrompit soudain. Mais le marchand se hâta d'alimenter le feu qui s'alanguissait et quand Mme Ronan descendit avec ses petites-filles, la soupe allait à souhait.

—Comme vous voyez, Madelon, on s'est très bien

passé de vous, dit gaiement M. Ronan, après avoir donné un gros baiser bien retentissant à chacune de ses petites-filles ; mais, si vous m'en croyez, vous préparerez le couvert afin que nous puissions nous mettre à table à midi sonnante.

Mme Ronan ne demandait pas mieux et la chose fut faite en un instant. Les petites filles eurent l'occasion de contempler la belle nappe de toile fine qui aurait l'honneur de recevoir le superbe rôti du souper.

Cette curiosité féminine apaisée, l'aînée des petites offrait d'aller guetter le retour de sa tante Clémence par la porte-extérieure de la boutique, quand celle-ci parut suivie de Faraude.

(La suite au prochain numéro.)

## POÉSIE

Si vous étiez, mignonne aimée,  
L'oiseau qui chante au fond des bois,  
Je voudrais être la ramée  
Qui vibre au son de votre voix ;  
Si vous étiez la fleur vermeille  
Ouvrant son sein au feu de jour,  
Moi je serais la brune abeille  
Buvant le miel de votre amour.

Si vous étiez le cygne agile  
Trempan son aile au lac glacé,  
Je voudrais être l'eau tranquille  
Où mollement vous vous bercez ;  
Si vous étiez la blanche étoile  
Qui veille aux cieux quand tout s'endort,  
Moi je serais la pauvre voile  
Que votre éclat conduit au port.

## ALBANI À ANVERS

Il y a quelques jours, un agent de police visita l'hôtel Saint-Antoine, à Anvers, et demanda mystérieusement s'il n'y avait pas dans la maison un "grand monsieur avec une jolie femme."

Il paraît qu'un grand monsieur et une jolie femme avaient, la veille, changé une fausse banknote de 50 livres sterling, et la police pensait sans doute que n'importe quel grand monsieur avec une jolie femme devaient être arrêtés.

Or, il ne se trouvait dans l'hôtel qu'un grand monsieur, M. Gye, l'habile directeur de Covent-Garden, et une jolie femme : sa femme, Mme Albani.

Donc, à 7 $\frac{1}{2}$  heures un agent fut introduit chez M. Gye et lui ordonna de le suivre immédiatement au bureau de police.

En vain M. Gye protesta, montrant l'affiche du spectacle annonçant pour le soir même Mme Albani, dans *Lucie*, au Théâtre-Royal, et ajouta que madame était en train de s'habiller, et qu'il fallait absolument qu'il l'accompagnât ; en vain le maître d'hôtel répondait de l'honorabilité de M. Gye. Force devait rester à la loi. Heureusement, grâce à une petite ruse et pendant que l'agent parlait avec le propriétaire, M. et Mme Gye s'échappèrent par une porte dérobée, et tous deux en voiture arrivèrent en hâte au théâtre, mais à temps. Inutile d'ajouter que la chose en est restée là, et que M. Gye a reçu les excuses de l'administration.

## UN CONSEIL

Voici un conseil donné par un grand agronome français et qui peut avoir sa portée en Canada comme en France.

Pour que le cultivateur réussisse, il lui faut : restreindre la main d'œuvre en diminuant les espaces labourés, nourrir un nombreux bétail, faire beaucoup de fumier, engraisser fortement les terres et se souvenir du vieux dicton : "Si tu veux des blés, fais des prés."

Entre médecins :

—Eh bien, cher confrère et vos deux malades, ceux qui ont été pris en même temps ?

—Il y en a un qui est mort ce matin... l'autre est guéri.

—Ça n'a pas été long !

—Ah ! dame, mon cher ! avec moi faut pas que ça traîne !...